

## Dans le regard d'une inconnue

Sur le mur, au fond de la salle de classe, Simone Lagrange nous regarde. Elle nous attend. Il n'y a pas de pourquoi. Il n'y a pas de comment. Parce que. Simplement parce que. Et nous savons que quelque chose est en train de se passer.

Sur le mur, là-bas, l'image immobile a pâli. C'est un peu de ciel qui a passé entre les rideaux. Mais ses yeux, non. Ils brillent comme de l'encre mouillée, des mots tout juste sortis de leur lit, des mots qu'on aurait mélangés d'un seul coup d'un seul.

Nous ne nous regardons pas, mais nous faisons tous le même rêve. Nous dormons dans un bon lit bien chaud, le ventre plein. Papa et maman veillent sur notre sommeil et rien ne peut nous arriver. Moi, comme je suis une adulte, je boirais avec elle un grand bol de café. Avec beaucoup de sucre.

Dans la pénombre de la salle de classe, tout est silence ; mais un silence léger, bienheureux, et nous entendons des choses à l'intérieur de nous. Ça fait drôle d'être soi, tout à coup, dans le regard d'une inconnue.

Malgré la cavalcade dans le couloir, malgré les derniers échos de la sonnerie de fin d'après-midi, malgré cette grande

faim qui nous troue le ventre, malgré tout, personne n'a envie de revenir dans la lumière impudique et crue d'une salle de classe.

C'est cette femme assise là-bas qui nous retient à sa table.

Simone Lagrange est revenue des camps d'Auschwitz-Birkenau en septembre 1945, la petite fille de treize ans est enfin rentrée chez elle.

Ensemble, ils se sont levés. Quand même levés. Un à un, ils ont posé leur chaise sur leur table et Joanna a aidé Yassin qui a aidé Madeleine qui a aidé Sarah qui a aidé Raphaël. Ils sont sortis en me saluant d'un petit mouvement de tête, tout engourdis, des fourmis dans le corps.

J'ai éteint le projecteur et rouvert les rideaux.

Grichka était resté.

## Qu'il crie, qu'il frappe

Sur sa table, un chaos d'objets hétéroclites : des bouts de gomme, des mines de crayon, des boules de papier mâché, des cartouches crevées, des règles cassées, des clous dorés.

Les crayons mâchurés ont chevauché des compas écartelés qui crèvent l'œil d'un cygne en papier bleu. Partout des feuilles couvertes de mots, des mots minuscules, serrés les uns contre les autres, des feuilles écornées qui rendent l'âme, constellées de vomissures noires et poisseuses.

Avec le bout de mes doigts, je lui donne, tip tap, de petites tapes sur les épaules et partout sur son dos. Il bouge à peine, tip tap, son corps est mou, son corps est chaud. Alors je le bouscule, je le bascule, ses cheveux longs le protègent et attisent ma colère, qui maintenant irrigue chacun de mes doigts. J'écarte ce rideau noir et brillant, ces cheveux de garçon insolent. Je les tiens dans mes poings comme des rênes. Tu es un cheval de labour, Grichka, laisse-moi te conduire où je veux, laisse-moi t'apprendre ce que tu ne sais pas, ce que tu refuses d'apprendre jour après jour.

Mes ongles s'enfoncent alors dans son cou entre col et chemise et mes griffes roses rentrent dans sa chair. Il bouge à peine. Qu'il crie... Qu'il frappe... Mais son corps

s'enfonce un peu plus dans sa chemise. Le sang qui coule me fait rougir et, pire encore, je lui dis des mots durs, des mots creux, des mots sales, de sales mots vraiment. Mais il ne voit rien de ma fureur. Ombre d'enfant fou! N'entends-tu pas mes cris? Crie! Frappe! Je te déteste tant en cet instant! Rends-moi les coups que je te donne. Regarde là-bas le silence que tu viens de briser comme une règle cassée. Tu joues aux dés quand il faudrait comprendre, tu joues aux petits avions de papier quand tu devrais grandir. Tu n'es rien, pas même encore un homme, tu n'es rien, pas même un enfant. Je ne sais pas ce que tu es, je ne sais pas qui tu es, et je veux, aujourd'hui, oublier jusqu'à ton nom. Va-t'en, va, prends seulement la peine de prendre la porte. Je vais ranger, oui, je vais ranger et je vais réfléchir, cela me fera du bien.

Alors dans un geste très lent, dans un geste de semeur, je fais table rase et envoie s'envoler en mille éclats les bouts de gomme, les bouts de bois, les crayons mâchés, les règles cassées et jusqu'à son nom, Grichka...

Mais je ne fais rien de tout cela.

Grichka s'est levé.

Entre ses doigts j'aperçois une chaîne en argent, au bout de laquelle s'agite un petit dé rouge pâle.

Je le laisse partir sans sermon, sans rien, parce qu'il n'y a rien à dire.

J'ai une table à nettoyer.

## *Le chœur*

Et soudain la fureur te prend  
Et tu voudrais tout effacer  
Ce bruit à l'intérieur de toi  
Le sang qui bat au bout des doigts

L'enfant a brisé le silence  
La règle est cassée  
La belle affaire!

Prends garde au temps qui vient de passer là-bas  
Entre tes rideaux blancs  
Prends garde aux enfants fous  
Qui portent leur ombre sous leur bras